

Timo Obergöker (University of Chester)

## Nicolas Mathieu entre le restaurant Drouant et la France périphérique

Space is a central factor in Nicolas Mathieu's novels. Notably, his most recent *Leurs enfants après eux* and *Connemara* present a threefold spatial divide: the little city of peripheral France, the major regional capital, and Paris. This divide is present both through the lens of his fictional texts and in the paratext. While some attention is placed on the idea of *posture* as theorized by Meizoz, we endeavour to show that the *paratopie* (Maingueneau) of Mathieu is that of a mediator between classes and positions, stemming precisely from his position in between places.

### Prologue : Sens giratoire

La nouvelle *Rond-point à l'anglaise* de Frédéric Ciriez évoque un sens giratoire dans le département des Côtes-d'Armor et ses ressorts symboliques, quelques années avant que le mouvement social des Gilets Jaunes ne prenne possession de ce type de lieux, partout en France. Avec son sens aigu de la boutade, il définit la portée symbolique du giratoire comme suit :

J'aime l'expression rond-point à l'anglaise qui pointe l'origine de la grande trouvaille universelle, la forme routière absolue de la mobilité libérale, le monde comme circulation et comme rond-point.

J'aime les ronds-points à l'anglaise dans leur prolifération inexorable, leur totalitarisme soft, panoptique, la vision à 360 degrés qu'ils offrent de la grande narration marchande du monde. (Ciriez 2021: 64)

Après un tour d'horizon du rôle qui revient potentiellement au sens giratoire dans la littérature, il tire la conclusion suivante : "l'ère du rond-point à l'anglaise est celle de l'*anti-crash*, l'ère de la fluidité totale, de l'équation : espace=temps=argent=mobilité=circulation=ubiquité=identité=rond-point unique." (Ciriez 2021: 66) Jean-Michel Espitallier, bien en amont des mouvements sociaux de 2018, a publié une anthropologie tant ludique qu'aphoristique sur le rond-point qu'il a appelée *Tourner en rond. De l'art d'aborder les ronds-points*. Le texte soulève la question de savoir ce que nous apprend la prolifération des ronds-points sur la France contemporaine (sans doute faut-il rappeler que le pays compte ce jour trois fois plus de ronds-points que son pays d'origine, la Grande Bretagne). Et l'écrivain-anthropologue de conclure :

Le rond-point est un dispositif ultra-libéral : initiative individuelle, esprit de compétition, libre concurrence dans les limites d'un encadrement souple, fluidité, primauté donnée à la circulation, soumission aux lois du résultat. Mais il s'agit en réalité d'un ultra-libéralisme à la française. La liberté proclamée, encouragée y est encadrée par un certain nombre de règles et de prescriptions qui émanent de l'État. (Espitallier 2016: 80)

L'on ne saurait mieux qualifier les deux pôles qui définissent le *en même temps de* la politique française actuelle, toute tenaillée qu'elle est entre la tentation néolibérale du macronisme et la vieille tradition étatiste. On comprend ce qui a poussé, instinctivement, le mouvement des Gilets Jaunes à prendre possession de ces endroits : les sens giratoires incarnent à la fois l'aménagement du territoire à la française, une certaine impression de tourner en rond qui s'est emparée de toutes les sociétés occidentales, avec, en prime, tout un ensemble symbolique renvoyant aux maux dont souffre notre société, le libéralisme, la société fluide, la primeur accordée à l'économie avec une bureaucratie qui ne diminue pas.

La question des ronds-points comme lieux de contestation sociale est étroitement liée à un nouvel espace qui vient marquer les origines géographiques et sociologiques du malaise français, la France périphérique. Notion englobant un espace hybride entre la ville et la campagne, elle regroupe ce que d'aucuns ont nommé la France périurbaine. Nous avons suggéré antérieurement non pas de définir cet espace en termes géographiques, mais de l'envisager en tenant compte des usages qu'en font les citoyens :

Nous suggérons de déterritorialiser quelque peu ces définitions et partons de l'hypothèse que l'espace périphérique regroupe une multitude de réalités, de trajectoires de personnes qui se considèrent, à tort ou à raison, comme les perdants de la mondialisation. Et : on est toujours le périphérique de quelqu'un. Ainsi cet espace protéiforme est avant tout devenu l'emblème de ce mal français qui amalgame une multitude de symptômes : chômage de masse, misère rurale, désindustrialisation, métropolisation et surtout, la fin du modèle social-colbertiste qui a régenté l'économie française pendant des siècles. Il convient d'insister sur la perception des habitants de cet espace comme perdants ainsi que sur sa dimension ethnique : il est essentiellement habité par des Français d'origine européenne ayant du mal à trouver leurs repères dans un monde hyper-capitaliste qui célèbre la diversité et le métissage. (Oberböcker 2018: 100)

Au moment où éclataient les manifestations des Gilets Jaunes en 2018, le lecteur de littérature contemporaine était assez peu surpris du spectacle sur les ronds-points et sur les écrans des téléviseurs, tant la littérature française s'était emparée du sujet depuis un certain nombre d'années : on peut citer Nicolas Mathieu, mais aussi Houellebecq, François Bon, Thierry Beinstingel, Julia Deck, Pierrick Bailly, Thomas Flahaut. Ces derniers ont consacré des textes à ces nouveaux espaces depuis le début des années 2000, avec un essor depuis 2013/2014. *Fief* de David Lopez fut couronné du Prix Inter en 2018, la même année où le Prix Goncourt a été décerné à Nicolas Mathieu. Tous les textes dépeignent le périurbain comme un espace aux usages hybrides, incertains. La citation suivante, tirée de *Fief*, est caractéristique à cet égard :

On habite une petite ville, genre quinze mille habitants, à cheval entre la banlieue et la campagne. Chez nous, il y a trop de bitume pour qu'on soit de vrais campagnards, mais trop de verdure pour qu'on soit de vrais cailleras. Tout autour ce sont des villages, hameaux, bourgs, séparés par des champs et des forêts. Au regard des villes qui nous entourent, on est de vrais citadins ici, alors qu'au regard de la grande ville, située à un peu moins de cent kilomètres, on est des culs-terreux. [...] La rive ouest, c'est le centre-ville dès qu'on passe le pont, l'église, une place, quelques cafés, des commerces en difficulté, puis quelques rues adjacentes. Ils ont fermé la librairie récemment. Aujourd'hui, c'est agricole et ouvrier. Ça implique que dans le centre il y ait autant d'agences d'intérim que de boulangeries. (Lopez 2018: 56–57)

Ce décor est assez caractéristique de tous les textes abordant la France périphérique. Le narrateur évoque une petite ville qui n'en est pas réellement une. Elle est marquée par sa grande ambivalence en ce qu'elle n'est ni entièrement villageoise, ni urbaine, ni champêtre. Ce qui la caractérise avant tout est sa déshérence sociale. En effet, la ville dépeinte par le narrateur ressemble à *La petite ville* de Chauvier, au 77 de Marin Fouqué, à la ville frontalière que nous relate Thomas Flahaut dans *Les nuits d'été*. Ou justement à Heillange, ville (à peine) fictive dans laquelle se déroule le roman *Leurs enfants après eux*.

Notre texte cherche à s'interroger sur la difficile inscription spatiale des romans de Nicolas Mathieu. Il s'agira de montrer que cette inscription spatiale n'est pas fortuite, elle participe d'une stratégie auctoriale visant un but précis, celui de présenter l'écrivain comme un intermédiaire (qui plus est sympathique) entre les mondes dont il fait le portrait dans ses romans. La réalité sociale dont l'écrivain est issu (ou feint d'être issu) et celle qui sert de décor à ses textes semblent fortement

imbriquées. Étant donné la dimension inter(spatiale) de ce phénomène touchant à la fois à la réalité littéraire et extra-littéraire, notre questionnement sera influencé par le concept de paratopie élaboré par Dominique Maingueneau. Nous aborderons également de manière succincte la posture d'écrivain de Meizoz. De cela émergera, on l'espère, en quoi réside la spécificité de Nicolas Mathieu au sein des transfuges de classe.

### **Portrait de l'écrivain en mouvement**

Dans le catalogue de l'exposition *Les vies qu'on mène* du collectif Tendance floue, Nicolas Mathieu a rédigé quatre textes courts consacrés à ses déplacements. Derrière ces propos se fait jour non seulement la dimension autobiographique de *Leurs enfants après eux*, mais également une biographie *en locomotion* d'un jeune né à Épinal. Tout commence avec la Renault 4L de sa mère, ensuite son vélo de course, déjà un peu désuet par rapport à son cousin qui, lui, possède un VTT. À cela s'ajoute, plus tard, autre élément crucial dans la biographie en *mouvement* du jeune provincial, le bus :

Les années bus, si longues, grosses de patience, de lassitude, de blagues aussi, de fous rires et de voyeurisme, de regards en biais et de petites vieilles qui nous horripilaient en traînant aux heures de pointe. (Mathieu/Tendance floue 2022: 75)

Une liberté provisoire sera conquise par l'acquisition d'un scooter Yamaha 50m<sup>3</sup>, ensuite la Renault Clio permettant d'effectuer les déplacements hebdomadaires entre Nancy, lieu des études universitaires, et Épinal. Paris, ville rêvée du jeune intellectuel, sera celle d'un échec dans la mesure où l'écrivain peine à faire sienne cette ville dont la topographie lui restera inaccessible :

Je ne saurai jamais vraiment sa topographie intime, ne relierai jamais entre eux les différents quartiers de la capitale qui resteront dans ma tête des îlots juxtaposés, où sont plantés les stations Mairie des Lilas, Louvre-Rivoli, Châtelet et Convention. Jamais aucune déambulation ne me permettra vraiment de remédier à cette balkanisation mentale. [...] Et cette expérience-limite ne sera sans doute pas pour rien dans mon souhait de retourner en province. Paris n'aura pas été pour moi. (Mathieu/Tendance floue 2022: 159)

On l'aura compris, l'œuvre de Nicolas Mathieu (une œuvre au sein de laquelle une dimension autobiographique ne saurait faire de doute) se situe dans une topographie changeante, précaire, entre les lieux, dans une paratopie que ce texte cherche à explorer. L'enchevêtrement entre la vie (topographiquement compliquée) de l'auteur et la topographie (elle aussi compliquée) de ses romans situe l'écrivain dans un espace entre les espaces. Or, avec le Goncourt, il se trouve catapulté en plein épice de l'espace à forte charge symbolique. C'est de cette centralité qu'il faudra parler dans un premier temps.

### **Première sortie Paris**

Fidèle à la logique du rond-point qui régit ce texte, nous quittons provisoirement les espaces périurbains pour faire une halte dans la capitale. Pascale Casanova, dans son ouvrage désormais classique *La République mondiale des Lettres*, évoque le caractère hyper-centralisateur de Paris dans l'ensemble des processus de canonisation transnationaux. Elle va jusqu'à considérer Paris comme "capitale dénationalisée de l'univers littéraire" (Casanova 1999: 61). Magnifique carrefour de consécration qui réunit les écrivains du monde entier épris de liberté, leur permettant d'accéder sinon à la gloire littéraire, du moins à la possibilité d'une notoriété, Paris est restée le centre tant géographique que symbolique de la culture française, et d'une bonne partie des cultures francophones. Elle porte en son centre les textes

fondateurs, le canon littéraire, ardemment défendus par un ensemble d'institutions puissantes. D'un point de vue spatial, l'on observe une forte centralité de la culture française. À l'exception d'Actes Sud et de Verdier, la majorité écrasante des éditeurs de renom se trouvent concentrés sur un espace circonscrit. Les prix littéraires situent l'écrivain, provisoirement parfois, au centre même de cette géographie réelle et symbolique. Le prix Goncourt (ainsi que le Renaudot) est décerné au restaurant Drouant dans le deuxième arrondissement parisien, épicerie de cette topographie culturelle. Si le Goncourt a perdu de sa superbe (on peut douter qu'il l'ait jamais possédée), il n'en permet pas moins à son lauréat d'accéder au centre même de cet espace symbolique de manière pérenne. Ou, comme l'a exprimé Sylvie Ducas dans son ouvrage sur les prix littéraires :

Ce malentendu littéraire qui fait croire communément que le prix littéraire couronne "le meilleur roman de l'année" alors qu'il n'est tout au plus qu'"une tentative pour avancer le succès d'un bon auteur", souvent vouée à l'échec – les lauréats oubliés sont légion – n'est pas sans conséquences sur le fossé grandissant qui sépare les intérêts du romancier, en mal de consécration durable, et ceux de son éditeur, soucieux de placements rapidement rentabilisés. Parce que l'adéquation aux attentes du nouveau public de masse devient la condition sine qua non du succès de librairie, l'éditeur ne se soucie plus de la "discrète élite", comme l'appelle Jules Laforgue, et n'hésite pas à se faire l'avocat de la "médiocrité acceptable" [...]. (Ducas 2013: 23)

La question à laquelle il s'agit de répondre à présent est celle de savoir comment un écrivain qui se revendique d'une certaine forme de "statut périphérique" trouve sa place au sein d'un système littéraire centralisé, au sein d'un espace concentré sur quelques kilomètres carré qui est en charge de la consécration de la quasi-totalité des littératures rédigées en français.<sup>1</sup> Cette question semble d'autant plus pertinente que, rappelons-le, Nicolas Mathieu affirme dans *Les vies qu'on mène* que cet espace n'est pas pour lui. Pour comprendre cela, on va se rendre à Heillange/Hayange, petite ville mosellane où se déroule son roman *Leurs enfants après eux*.

### Sortie Metz/vallée de la Fensch

Nicolas Mathieu s'est vu décerner le prix Goncourt en novembre 2018, à peine quelques jours avant que n'éclate, sur les ronds-points de la France périphérique, la révolte des Gilets Jaunes. Les disparités territoriales, dénoncées depuis le début des années 2000 par des chercheurs tels Christophe Guilluy, se manifestent ; la France déclassée prend possession des ronds-points. Le Goncourt, une fois de plus, aura été le sismographe prenant la mesure des grands débats qui secouent la société française. Situé dans la ville fictionnelle de Heillange que l'on peut aisément identifier comme Hayange en Moselle, *Leurs enfants après eux* relate le prélude de la révolte, en quatre chapitres, dédiés chacun à un été des années 1990. De la sorte, le roman relate la lente déliquescence de la vallée de la Fensch, jadis un des fleurons du tissu industriel français, pendant une époque charnière durant laquelle, subrepticement, le pays se désindustrialise et se mondialise. La trame narrative se tisse autour d'un vol de moto et de quatre jeunes – chacun représentatif d'une catégorie socio-professionnelle – qui habitent dans cette vallée. Comment le roman pense-t-il sa spatialité ? Dans une ville construite autour d'un haut fourneau désormais éteint, se limitant à "des silhouettes rousses, un mur d'enceinte, une grille fermée" (LEAE: 88),<sup>2</sup> une ville en somme condamnée à l'immobilité et à l'oisiveté, la mobilité demeure un privilège important. Steph, fille de l'adjoint du maire (ce qui la place en

<sup>1</sup> Concernant la dimension spatiale de l'œuvre de Mathieu, on consultera Leho 2021 ; Schuhen 2022 ; Chaudier 2022.

<sup>2</sup> Le roman *Leurs enfants après eux* sera désormais abrégé LEAE.

haut de l'échelle sociale de Heillange), jouit ainsi d'un avantage considérable lorsqu'elle peut laisser derrière elle la chaleur et le désœuvrement de son village pour enfourcher son scooter et se sentir libre :

À cette heure, on ne croisait pas grand-monde sur la route. Les salariés étaient à leurs bureaux, à leurs machines, ou au camping. Les vieux restaient au frais chez eux. Il n'y avait guère que les ados pour chercher l'aventure par cette chaleur. Cela étant, la vitesse adoucissait l'air, rendait le vent soyeux. Les filles pouvaient sentir cette caresse sous leurs pieds nus. (LEAE: 88)

La ZUP en revanche est marquée par son immobilisme.

[...] il fallait traverser un paysage de parkings, de parterres et de buttes herbeuses, avec du mobilier urbain tagué, des mères à poussettes, des cyclomoteurs qui ne faisaient rien que tourner en rond. Des habitants accoudés à leurs fenêtres les guettaient sans dire un mot. Au loin on voyait le viaduc qui enjambait une partie de la vallée. Des voitures filaient dessus à 130 kilomètres-heure, vers Paris ou à l'opposé. (LEAE: 129)

En effet, dans cette commune périurbaine les cyclomoteurs tournent en rond, mouvement circulaire qui met en exergue à la fois le manque de perspectives d'ascension sociale et l'absence d'activités intéressantes. Par ailleurs, Mathieu met en avant la dimension sociale inhérente à chacun des moyens de locomotion, le cyclomoteur appartenant à la classe ouvrière, tandis que le scooter et *a fortiori* la petite voiture dès 18 ans sont le fait des classes moyennes ambitieuses. L'immobilité (sociale) de la ZUP est encore soulignée par la proximité de l'autoroute, marqueur de lointain, se dirigeant vers un espace des possibles. Le lien étroit qui se tisse entre mobilité sociale et mobilité géographique est une fois de plus mis en exergue par Stéphanie. Elle quitte la vallée, intègre à Paris une classe préparatoire (privée et payante, ce qui souligne son manque de capital symbolique de prime abord) qu'elle finit par réussir brillamment, grâce à sa capacité de bachotage. Il n'en demeure pas moins qu'elle peine à faire sienne cette ville. Or, son ambition farouche fait d'elle une espèce de Rastignac du 57 :

Le week-end, quand elle ne bossait pas ses cours, elle s'autorisait une balade dans Paris. Elle avait toujours pensé qu'entre elle et cette ville, ce serait l'idylle. Elle en était pour ses frais. Bien sûr, Paris gardait cet aspect de religieuse au chocolat, avec ses rotondes, son côté débordant, gorgé et trop riche – enfin dans les arrondissements du centre. Certes, c'est là seulement qu'on bénéficiait de l'impression d'être au cœur des choses. Mais dans ce déluge de corps, cette explosion de façades, de vitrines, de lumières, dans le feu des trajectoires automobiles, des allées et venues dans les couloirs du métro, en proie à la beauté des monuments et la hideur des rues, Steph n'avait pu que constater son impuissance à posséder cette ville. Il aurait fallu y être né. Ou alors, il faudrait y réussir. C'est ce que Steph comptait faire. (LEAE: 327–328)

À l'autre bout de l'échelle sociale, Anthony doit se rendre à l'évidence : la vallée est inscrite en lui. La dernière phrase du roman, oxymore prémonitoire dans un monde de toutes les mobilités, illustre l'ambiguïté de son désir de territoire dans un monde en perpétuel mouvement : "Cette empreinte que la vallée avait laissée dans sa chair. L'effroyable douceur d'y appartenir." (LEAE: 426)

Dans le roman *Connemara*<sup>3</sup> des questions de mobilité et de déplacement sont présentes mais prennent une autre tournure. Se situant dans les Vosges, département natal de Mathieu, il y peaufine les questions déjà abordées dans son roman précédant tout en rajoutant une dimension générationnelle. Il y explicite la dimension

<sup>3</sup> Le roman *Connemara* sera désormais abrégé C.

bourdieusienne concernant les lois secrètes de la réussite sociale présente en demi-teinte dans *Leurs enfants après eux*.

### **Sortie Épinal/Remiremont/Saint-Dié des Vosges**

En 2021, Mathieu publie son troisième roman, *Connemara*. Restant sur son terrain de prédilection, l'Est de la France, le roman retrace la vie d'Hélène, quadragénaire mariée, et de Christophe, son amour de jeunesse et star de l'équipe locale d'hockey sur glace. Le roman se demande avec acuité si la relation amoureuse peut encore se renouer dès lors que l'un des partenaires a connu une ascension sociale significative. Après une école de commerce, Hélène va intégrer une agence de communication parisienne, puis retourner sur ses terres natales à la suite d'un burn-out, un retour auquel son mariage ne survivra pas. Sorti peu avant le scandale McKinsey (révélant le recours abusif de l'État à des cabinets de conseils privés peu enclins à payer leurs impôts en France), le texte aborde les rouages et les absurdités de l'univers parallèle de ces officines. Le roman, que l'on est tenté de comparer à du Zola, est solidement ancré dans le réel et tente de trouver des moyens adéquats pour dire le monde tel que ses contemporains le perçoivent. Dans un entretien avec Alexandre Gefen, Nicolas Mathieu plaide pour une "littérature [qui] par l'usage qu'elle fait d'une langue, ranime les possibilités de discours, revitalise l'hypothèse d'un monde qui soit dicible avec une certaine justesse". (Mathieu 2022: 155)

*Connemara*, outre son côté "nostalgie des années 1990" indéniable, soulève aussi la question du langage, des mots, des "discours managériaux, volapük politicien, jargon militant" (Mathieu 2022: 155) dans la mesure où il reprend les idiomes néolibéraux auxquels recourent Hélène et ses collaborateurs :

Ainsi, selon les saisons, on se convertissait au lean management ou on s'attachait à dissocier les fonctions support, avant de les réintégrer, pour privilégier les organisations organiques ou en silos, décloisonner ou refondre, horizontaliser les verticales ou faire du rond avec des carrés, inverser les pyramides ou rehiérarchiser sur les cœurs de métier, déconcentrer, réarticuler, incrémenter, privilégier l'opérationnel ou la création de valeurs, calquer le fonctionnement des entités sur la démarche qualité, intensifier le reporting ou instaurer un leadership collégial. (C: 126)

Des questions de stratification sociale et leurs répercussions sociétales marquent *Connemara* à tous les niveaux de lecture. Si Christophe ne part pas en vacances et consacre sa vie au hockey sur glace, la famille d'Hélène, issue de la petite classe moyenne de province, a coutume de passer ses vacances à la Grande-Motte en suivant un protocole immuable depuis des années. Lorsque son père et sa mère lui permettent de partir avec son amie Charlotte et ses parents à l'île de Ré, Hélène plonge pour la première fois dans le style de vie des catégories supérieures, marqué par des règles moins rigides et un emploi du temps plus flexible, à tel point qu'"elle s'impatiente, zonant tel un spectre en espérant des consignes" (C: 148). C'est sur l'île de Ré également qu'elle apprend les subtilités de la stratification sociale à la française, qu'elle se familiarise avec un ensemble de règles tacites que les classes moyennes inférieures ne maîtrisent pas forcément : "Ce qu'elle découvre dans ce supermarché où grouillent des estivants en tongs, c'est une langue nouvelle avec sa curieuse syntaxe qui hiérarchise et ordonne, sa grammaire de trébuchet" (C: 154) – ou, pour parler comme Bourdieu, elle apprend les lois de la distinction et l'importance d'un capital symbolique réparti de manière inégalitaire selon les territoires. *Connemara* suit l'organisation spatiale de *Leurs enfants après eux*. Au centre se situe le département des Vosges (Épinal et Remiremont), avec quelques incursions dans des lieux de villégiature, Nancy étant la grande ville porteuse d'une ascension sociale modeste. C'est le fait de monter à Paris qui cimente l'ascension sociale, qui

reste néanmoins précaire, à géométrie variable tant sont subtiles les différentes catégories dans cet univers des cabinets de conseil au sein duquel évolue désormais Hélène :

Ainsi, un consultant qui sort du HEC peut se facturer jusqu'à 6000 francs par jour. Son salaire est calculé en proportion. Idem pour un polytechnicien, un type qui sort de Centrale, de Ponts et Chaussées ou pour les rares petits malins qui ont pu faire un MBA à Wharton, Harvard ou sont passés par la London School of Economics. Ensuite, ça dégringole très vite. [...] Hélène est passée par l'ESC Lyon. (C: 251–252)

Ainsi, il ne suffit pas d'habiter Paris pour assouvir ses rêves de carrière. Au sein de l'univers des cabinets, les règles subtiles de la distinction chères à Bourdieu et ses lois non-écrites continuent d'exercer leur lot de pression. Renvoyée sans cesse à sa position de provinciale n'ayant pas complètement su s'adapter aux us et coutumes parisiens, dépassée par les hiérarchies tacites auxquelles elle est confrontée, Hélène fait un burn-out. S'ensuit le déménagement de sa famille à Nancy lequel marque un déclassement relatif auquel Philippe, son mari, se plie "la mort dans l'âme" (C: 23). Sa régression sociale est marquée également par le retour en force de l'usage de la voiture. Afin d'assurer la garde de ses enfants (et accessoirement les rendez-vous avec son amant), elle multiplie les aller-retours en voiture entre Nancy et Épinal. La voiture devient un véritable marqueur social, en dépendre est perçu comme une perte de capital symbolique par rapport à la vie à Paris.

Ceci est d'autant plus vrai dans un département des Vosges particulièrement enclavé où la voiture joue un rôle de premier plan, et ce, à de multiples niveaux. C'est dans sa voiture qu'Hélène a coutume de se masturber, c'est encore la voiture qui lui permet d'organiser la relation adultère avec Christophe dans un motel au bord de la route, c'est toujours la voiture qui structure sa perception de l'espace car "au lieu de prendre la direction Nancy pour rentrer direct chez elle, elle s'est laissée prendre par ses vieux réflexes et avait fini sur la route de Remiremont" (C: 53). La mobilité sociale rejoint systématiquement les formes de mobilité liées au fait de pouvoir ou non se mouvoir librement d'un endroit à l'autre et de manière paradoxale. Si, pour un jeune provincial, la voiture représente l'essence même de l'ouverture au monde, le jeune Parisien ne va souvent même pas posséder le permis de conduire. Se dessine de la sorte un paysage complexe de la mobilité régi lui aussi par un ensemble de lois tacites. Les marqueurs de réussite divergent fondamentalement selon l'endroit depuis lequel on parle.

### **Prochaine sortie : Avenue Émile Zola/Boulevard Gérard Genette**

Fort de sa position d'«crivain-sismographe», Nicolas Mathieu intervient régulièrement dans la presse écrite et à la radio afin de commenter notamment la problématique de la France périphérique (surtout pendant l'hiver 2018/2019) et, plus récemment, le scandale McKinsey puisque *Connemara* se déroule dans le milieu des cabinets de conseil. Les interventions publiques s'inscrivent dans un cadre construit autour de la notion de posture définie par Jérôme Meizoz :

Une posture s'articule à une esthétique littéraire : l'image de soi donnée par un auteur est à mettre en relation avec sa conception de l'écriture. La figure de l'orateur, sa manière de prendre la parole, les ressources rhétoriques, stylistiques ou génériques qu'il mobilise sont à penser d'un même tenant comme une façon d'imposer *un ton inséparable des contenus discursifs*. [...]

Une *posture* se réalise à la cheville de l'individuel et du collectif : variation singulière sur une position, elle ne se rattache pas moins à un *répertoire* présent dans la mémoire des pratiques littéraires. Les écrivains sont socialisés à la pratique littéraire par référence à de grands ancêtres (récits fondateurs, biographies exemplaires) auxquels ils empruntent des croyances, des motifs, des formes et des postures. La mémoire incor-

porée du champ propose une série de postures qui ont fait face à de graves crises littéraires. Par exemple, la posture de l'*écrivain-citoyen*, qui en appelle au profane (le grand public) pour légitimer sa prise de position bien au-delà du milieu littéraire, comprend un certain nombre de traits récurrents de Voltaire (*L'Affaire Calas*, 1762) à Zola ("J'accuse", 1898) puis de Barbusse à Nizan et à Sartre. (Meizoz, s.d. s.p.)

Ainsi, l'on notera que la posture constitue un corollaire entre la réalité du texte littéraire et sa mise en musique extratextuelle. La posture de Houellebecq est indissociable du côté provocateur de ses textes, Virginie Despentes se met quant à elle en scène d'une façon qui est au diapason avec ses textes littéraires. Le côté légèrement déjanté d'Amélie Nothomb (dès lors qu'elle se met en scène publiquement) se retrouve, de multiples manières, dans ses textes littéraires. On serait enclin à réduire la pose de Nicolas Mathieu à celle, classique, du transfuge de classe, à propos duquel Carlos Spoerhase s'exprime de la manière suivante :

Der Klassenübergänger erweist sich somit als Übersetzer des Sozialen. Er figuriert als Experte in einer meist implizit bleibenden Epistemologie des Sozialen, die Herkunft als einen uneinholbaren Verstehensvorteil begreift. Damit dieser eminente Verstehensvorteil nachvollziehbar ist, muß die Herkunft in dem Klassenübergänger aber noch weiterwirken: Häufig sind es starke Affekte wie Schmerz oder Wut, die in den Autosozio- und Biographien dafür sorgen, dass der Klassenübergänger den intimen Bezug zu seiner Herkunft nicht verloren hat. Die Herkunftswelt des Klassenübergängers ist innerhalb dieses Kommunikationsmodells allerdings kein Adressat der Übersetzungsleistung. (Spoerhase 2018: 246–247)

Sans vouloir entrer dans le détail de son engagement médiatique, il est notable que la posture que Mathieu fait sienne est celle de ce qu'on pourrait nommer un médiateur entre les mondes. C'est notamment dans une interview avec France 24 qu'il affirme : "Je suis dans une position intermédiaire entre deux mondes" (France 24). Deux aspects méritent d'être retenus ici. Par ses innombrables interventions médiatiques, Mathieu se place dans une position classique d'intervention, d'écrivain-citoyen comme l'a nommé Meizoz. L'on serait ainsi tenté de l'approcher de l'intellectuel-écrivain (dont Zola et Sartre sont sans doute les exemples canoniques). Néanmoins, dans l'entretien avec Alexandre Gefen, Mathieu nous met en garde contre une vision trop manichéenne de l'engagement littéraire :

Je me méfie d'ailleurs énormément de la littérature dite engagée. Il me semble que l'engagement se définit par le tracé d'une ligne d'horizon, une possibilité de monde meilleur, qui induit un biais dans le regard que l'écrivain ou l'écrivaine porte ensuite sur le monde tel qu'il est. Viennent alors les risques de didacticisme et d'univocité. [...] À une littérature engagée, j'opposerais l'idée d'une littérature politique, c'est-à-dire une littérature qui s'intéresse au fonctionnement social, qui exerce une fonction critique mais n'utilise pas l'écriture comme un outil dans un combat qui lui serait supérieur. (Mathieu in Gefen 2022, 154)

Là aussi, Mathieu se place dans une position intermédiaire en quelque sorte, ne réfutant pas complètement une dimension politique qui incomberait à la littérature, tout en s'inscrivant en faux contre la nature univoque et didactique du roman à thèse qui caractérise selon lui la littérature engagée. Cette position de médiateur se manifeste à de nombreux niveaux du paratexte. Au vu néanmoins de la forte dimension spatiale et interspatiale tant de la mise en scène de l'auteur que de ses textes littéraires, en raison également de la faille qui constitue l'essence même du transfuge, une lecture basée sur la notion de paratopie semble pertinente. Forcée par Dominique Mainguenu, elle soulève la problématique de l'identité énonciative que se crée un écrivain, afin de faire valoir sa singularité qui revient à affirmer une impossible appartenance à la société. Dans son étude la plus récente dédiée à la paratopie, Dominique Mainguenu l'explique comme suit :

Localité paradoxale, paratopie, qui n'est pas l'absence de tout lieu, mais une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu : impossibilité de se clore sur soi et impossibilité de se confondre avec la "société ordinaire", nécessité de jouer de et dans cet entre-deux, à la frontière entre l'inscription dans ces fonctionnements topiques et adhésion à des forces qui les excèdent. La paratopie, en fait, opère à deux niveaux : il y a la paratopie du discours littéraire en tant que discours constituant, mais aussi les paratopies singulières qu'élaborent les écrivains dont la création se déploie à travers l'impossibilité de s'assigner une véritable place. (Mainguenu 2017: 26)<sup>4</sup>

La quatrième de couverture constitue idéalement la première prise de contact entre l'écrivain et son lecteur ; elle représente de ce fait l'endroit idéal pour s'inscrire dans une certaine spatialité. *Leurs enfants après eux* est éloquent à ce sujet.

Nicolas Mathieu est né à Épinal en 1978. Après des études d'histoire et de cinéma, il s'installe à Paris, où il exerce toutes sortes d'activités instructives et presque toujours mal payées. En 2014, il publie *Aux animaux la guerre* (Actes Sud, Actes noirs) adapté pour la télévision par Alain Tasma. Aujourd'hui il vit à Nancy et partage son temps entre l'écriture et le salariat. (Mathieu 2017: Qdc)

Première observation : la mise en avant de son lieu de naissance, Épinal. Son évocation lui accorde le droit moral d'aborder la question de la France périphérique sans se faire taxer de paternalisme ou de condescendance. Mathieu (ou le chargé de communication responsable de la quatrième de couverture) met en avant sa familiarité intime avec le cadre géographique dans lequel se meuvent ses protagonistes. Par ailleurs, on notera la mise en exergue d'une certaine forme de précarité économique ici avec la mention de ces différents métiers : l'éloignement géographique de la capitale va de pair avec des formes de précarisation économique subie, ce qui confère à l'auteur la crédibilité nécessaire pour aborder le sujet du roman : une vallée excentrée en pleine crise de post industrialisation dans l'est de la France, entre Metz et Thionville. Tout un faisceau d'indicateurs font comprendre au lecteur potentiel que le roman contient, ne fût-ce qu'en filigrane, les éléments de vécu personnel. Or, l'on s'aperçoit, une fois de plus, qu'il est entre les lieux, soulignant que sa position d'énonciation littéraire est justement difficile à saisir. Sa position, c'est le mouvement, vers le haut (Paris) d'abord, vers le milieu (Nancy) ensuite. Pour ce qui est de *Connemara* : La provenance géographique, pourtant encore plus importante dans ce texte, est moins précise, la vie entre les trois pôles (les Vosges, Nancy et Paris) ayant été effacée sur la couverture. Le Goncourt 2018 est rajouté, évidemment. Quand bien même le roman est résolument un roman en mouvement, la quatrième de couverture est bien moins marquée par une paratopie de lieu. En plus, le côté "précarité" économique (porteur d'une paratopie sociale) ne figure plus dans la présentation d'un auteur couronné, désormais en mesure de vivre de sa plume :

Nicolas Mathieu est né en 1978 dans les Vosges. En 2014, il publie un premier roman *Aux animaux la guerre*, adapté pour la télévision avec Alain Tasma. En 2018, son deuxième livre remporte le prix Goncourt. (C: QDC)

Des stratégies de mise en scène similaires se trouvent dans cette brève vidéo d'un entretien accordé à France 3 Lorraine, quelques mois avant le Goncourt. On y voit Nicolas Mathieu, pas encore récipiendaire, mais déjà doté du privilège d'un deuxième roman chez Actes Sud, se balader dans la ville mosellane de Hayange. Dans ce décor urbain en déclin, Mathieu flâne avec beaucoup de naturel, comme s'il s'était naturellement approprié ces lieux, comme si c'était son café, sa rue, en somme le décor naturel de sa jeunesse. Il explique les grandes lignes du roman :

Ce que raconte le bouquin, c'est l'appétit frénétique de vie qu'ont ces trois mômes. Ils ont entre 14 et 20 ans et ils ont le feu, quoi. Et à l'inverse, le feu s'est éteint dans les

<sup>4</sup> Ce texte reprend les grandes idées déjà explicitées dans Mainguenu 2004.

hauts fourneaux et ils sont pris dans une espèce de boue d'une histoire qui finit, qui est celle de leurs parents, qui est celle d'une France industrielle, alors eux, comment ils font avec leur appétit, leur rage, leurs cyclomoteurs [...]. (France 3 Grand-Est)

La suite est encore plus révélatrice : "Leur histoire, c'est aussi la mienne, je suis né dans une petite ville avec la rage féroce de la quitter." Voici donc comment l'écrivain établit des liens entre Hayange, petite ville déclassée dans une région ultrapériphérique et Épinal, préfecture des Vosges, deux villes éloignées de 160 kms somme toute. Il introduit également une 'petite musique', qui n'est pas un pacte au sens dont l'entend Philippe Lejeune, mais qui n'en est pas moins marquée par une certaine dimension autobiographique.

Un entretien accordé au *Monde* montre bien comment l'écrivain négocie son inscription dans les espaces différents, entre Épinal, Nancy, et finalement Paris. Un des aspects-clé du roman est l'apprentissage des lois non-écrites et du capital symbolique qui décide, plus que la réussite scolaire, si un jeune a les moyens de connaître une forme d'ascension sociale. L'on voit clairement que Mathieu partage ses expériences et son (non-)apprentissage des conventions sociales tacites. L'on voit également la paratopie linguistique à l'œuvre, avec sa tentative de perdre un accent qui a particulièrement mauvaise presse.

Ma prof de français, mademoiselle Martin, m'avait conseillé des lectures pour me remonter le moral, comme les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, de Simone de Beauvoir. Je lis cela, et je lui dis que, moi aussi, j'aimerais vivre à Paris, fumer des cigarettes et étudier à Normale-Sup. Elle me dit : "Vous savez, avec vos notes, les prépas, cela risque d'être compliqué..." C'était la première fois que j'entendais parler de cet univers : les grandes écoles, les voies royales – dans ma famille, cela n'existait pas.

Après ma licence d'histoire et ma maîtrise d'arts du spectacle, j'ai passé une année à la Sorbonne, en fac d'histoire de l'art, à côté des jardins de l'Observatoire. J'y ai eu un véritable choc des cultures. Il y avait beaucoup de jeunes filles bien nées, j'ai tâché de perdre mon accent vosgien, parce que je me sentais humilié quand on le remarquait [...]. (Mathieu 2019: s.p.)

Or, finalement, il n'est pas aisé de rester le garçon vosgien une fois qu'on a quitté le carcan des Vosges. Dès lors qu'on est devenu autre, impossible de renouer avec la personne que l'on était :

Aujourd'hui, j'ai emprunté un chemin, et le Goncourt – qui a changé ma vie – m'a un peu éloigné de ma famille. Aujourd'hui, mes parents sont un peu loin de tout ce qui m'est arrivé. Mais quand *Vosges Matin* me consacre un article, mon père est content, il m'appelle. (Mathieu 2019: s.p.)

Et pourtant, il partage avec Anthony, le protagoniste de *Leurs enfants après eux*, cette "effroyable douceur d'appartenir". Face à l'impossibilité d'élire domicile quelque part, Mathieu se situe désormais sur une faille, dans une zone indéfinie d'articulation que l'on est en droit de nommer paratopie.

### **Conclusion/Sortie d'autoroute**

Nous avons vu que le Goncourt place un écrivain dans une centralité qui peut revêtir deux formes : 1. symbolique, dans la mesure où il s'agit du prix le plus prestigieux qui catapulte au sein d'un ensemble d'institutions culturelles et éditoriales ; 2. géographique, puisque la majeure partie de ces institutions se situent à Paris, dans un nombre d'arrondissements restreint.

Or, cette géographie du pouvoir symbolique est devenue de plus en plus instable. Contestée par de multiples mouvements sociaux, notamment les Gilets Jaunes, elle lance un défi à quiconque se réclame de ce mouvement ou qui, du moins, s'en fait

le porte-voix.<sup>5</sup> Les romans de Mathieu sont ce que l'on pourrait appeler des romans sismographes, en ce qu'ils anticipent les gros débats sociétaux autour de la France périphérique, et dans une moindre mesure du scandale McKinsey. La tripartition spatiale dans les romans crée une géographie particulière qui se déroule entre des petites villes de province plus ou moins dynamiques, les métropoles régionales et Paris, autant d'espaces familiers à l'écrivain.

En quoi consiste donc la spécificité de Mathieu au sein des transfuges de classe ? Éribon, dans *Retour à Reims*, réfléchit à ses origines rémoises à partir de la position du Parisien qu'il est devenu. Même vision (d'abord) binaire chez Édouard Louis, entre sa petite ville natale et Paris, jusqu'à ce que *Changer : méthode*, consacré à la phase intermédiaire amiénoise entre la campagne picarde et Paris, apporte quelques précisions. Annie Ernaux, elle, pense son statut de transfuge de classe moins en termes géographiques qu'à un niveau purement social. Si en effet, son œuvre autobiographique tourne autour de la petite ville normande d'Yvetot, la réussite sociale ne se cristallise pas à un lieu précis. Cergy-Pontoise où elle a vécu de longues années n'est pas l'endroit le plus huppé de France. Nicolas Mathieu, lui, introduit dès le début une triple spatialité qui lui est familière et qui fait de lui un interlocuteur privilégié pour les médias, et ce d'autant plus qu'il ne présente pas Épinal comme un endroit de souffrance qu'il récuse. À cela s'ajoute la question générique : là où les transfuges de classe recourent au genre de l'autobiographie (auto-fiction ou autosociobiographie), Mathieu écrit de la fiction (certes à dimension autobiographique), genre lui conférant sans doute plus de liberté. Par ailleurs, et cela est évidemment difficile à mesurer, Mathieu est assez télégénique, par son absence de radicalité politique, par ses interventions dans la presse de droite comme de gauche. Il y a là autant de possibilités supplémentaires de remettre l'auteur à sa place.

## Bibliographie

Casanova, Pascale (1999): *La République mondiale des Lettres*. Paris: Seuil.

Chaudier, Stéphane (2022): "Ironie pas morte : Nicolas Mathieu contre le politiquement correct", in: *Carnets. Revue électronique d'Études Françaises* 23, (In)actualité de l'ironie dans la prose d'expression française (2010–2020). [23/2022, <https://journals.openedition.org/carnets/13653>, 28.4.2023]

Ciriez, Frédéric (2021): "Rond point à l'anglaise", in: *Récits B*. Paris: Gallimard verticales.

Ducas, Sylvie (2013): *La littérature à quel(s) prix? Histoire des prix littéraires*. Paris: La Découverte.

Espitalier, Jean-Michel (2016): *Tourner en rond. De l'art d'aborder les ronds-points*. Paris: Presses Universitaires de France.

---

<sup>5</sup> Comme c'est le cas notamment du grand entretien avec Nicolas Mathieu et Jérôme Fourquet [[https://www.lexpress.fr/actualite/politique/gilets-jaunes-france-peripherique-l-entretien-que-vous-devez-lire\\_2108042.html](https://www.lexpress.fr/actualite/politique/gilets-jaunes-france-peripherique-l-entretien-que-vous-devez-lire_2108042.html), 06.05.2023], ou bien dans un entretien sur la chaîne Youtube de mediapart [<https://www.youtube.com/watch?v=KNxxGSU6Mg>, 06.05.2023], dans lequel Mathieu affirme : "Beaucoup de mes personnages ressemblent aux Gilets Jaunes."

- France 3 Grand-Est (2018): "Nicolas Mathieu, lauréat du prix de la Feuille d'or pour son second roman".  
[<https://www.youtube.com/watch?v=Hy6p7KJhZsw>, 21.04.2023]
- France 24 (2022): "Nicolas Mathieu. Je me trouve dans une position intermédiaire entre deux mondes".  
[<https://www.youtube.com/watch?v=gJB2ov4qzW0&t=125s>, 21.04.2023]
- Leho, Morgan (2021): "Entre roman des terroirs et littérature blanche. Vers une littérature de territoires", in: *Australian Journal of French Studies* 58.2, 151–163.
- Lopez, David (2017): *Fief*. Paris: Seuil.
- Mainguenu, Dominique (2004): *Le discours littéraire. Paratopie et scène de l'énonciation*. Genève: Slatkine.
- Mainguenu, Dominique (2017): *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*. Louvain-la-Neuve: Academia Harmattan.
- Mathieu, Nicolas (2014): *Aux animaux la guerre*. Arles: Actes Sud.
- Mathieu, Nicolas (2018): *Leurs enfants après eux*. Arles: Actes Sud.
- Mathieu, Nicolas (2019): "Mon parcours d'étudiant n'avait aucune valeur sur le marché du travail", in: *Le Monde*, 27.11.2019.  
[[https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/11/27/nicolas-mathieu-je-viens-d-un-milieu-ou-en-matiere-d-orientation-on-joue-a-l-aveugle\\_6020657\\_4401467.html](https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/11/27/nicolas-mathieu-je-viens-d-un-milieu-ou-en-matiere-d-orientation-on-joue-a-l-aveugle_6020657_4401467.html), 21.04.2023]
- Mathieu, Nicolas (2022): *Connemara*. Arles: Actes Sud.
- Mathieu, Nicolas (2022): "Entretien: Il revient aux écrivains d'avoir la charge de la complexité du monde", in: Gefen, Alexandre (ed.): *La littérature est une affaire politique*. Paris: Éditions de l'Observatoire, 154–160.
- Meizoz, Jérôme (2017) : "Posture d'auteur". En ligne:  
[[https://www.fabula.org/atelier.php?La\\_posture\\_d%27auteur](https://www.fabula.org/atelier.php?La_posture_d%27auteur), 21.04.2023]
- Obergöker, Timo (2018): "Si proche, si loin. La France périphérique comme ailleurs de la littérature française contemporaine", in: *Revue fixxion* 18, 99–109.
- Schuhen, Gregor (2022): "Ils ont péri comme s'ils n'avaient jamais existé' – Masculinité, précarité et ruralité dans *Leurs enfants après eux* (2018) de Nicolas Mathieu", in: Obergöker, Timo (éd.): *Les cartes et les territoires. Ruralités dans les fictions françaises des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*. Würzburg: Königshausen und Neumann, 36–47.
- Spoerhase, Carlos (2018): "Aufstiegsangst: Zur Autozoobiographie des Klassenübergängers", in: Jaquet, Chantal (ed.): *Zwischen den Klassen. Über die Nicht-Reproduktion sozialer Macht*. Göttingen / Konstanz: Konstanz University Press, 231–253.